

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Oberammergau

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 281-285

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Oberammergau

Il n'y a pas eu que des Américains dans ce riant village montagnard qui vient de jouer, une fois de plus, ce drame émouvant de la « Passion » dont les journaux nous ont si souvent parlé dans le courant de l'année et qui a arraché des larmes à beaucoup de ceux qui ont eu le privilège d'y assister. Nous y avons rencontré des Français de France et des Belges, et des Espagnols et d'autres encore. Inutile d'ajouter que la Suisse s'y est fait représenter et nous n'avons pas été surpris, le moins du monde, de trouver, sur certains registres d'étrangers, des noms qui font le plus grand honneur — pour ne parler que de ceux-là — au canton de Vaud et au canton du Valais.

C'est, il faut bien le dire, un assez long voyage : mais peut-on parler de distance à une époque où la vapeur et l'électricité s'entendent si bien à les diminuer de plus en plus ?

Et puis le spectacle en valait la peine : à part la question d'argent que l'agence Cook et C<sup>ie</sup> contribua, dans une large part, à rendre sensible aux bourses modestes, il n'est pas besoin de parler de sacrifice quand on trouve, au bout de sa route, une jouissance dont le souvenir embellit vraiment la vie. Ce n'est certes pas comparable à un voyage à Jérusalem : mais l'illusion est si complète qu'on s'y croit réellement transporté.

Dès qu'on arrive, à la veille d'une représentation, à la gare d'Oberammergau, on a l'impression de se trouver placé, comme par enchantement, dans un milieu cosmopolite à nul autre pareil, une sorte de Babel moderne où l'on côtoie de calmes gens du Nord et d'exubérants méridionaux.

J'avise, au nombre des commissionnaires qui attendent les voyageurs sur le quai de débarquement, un bon gros joufflu, à barbe rousse, à la chevelure abondante, et lui demande de vouloir bien se charger de notre baluchon et de nous conduire à l'adresse que l'agence Cook venait de nous indiquer. Il s'y prête de bonne grâce et m'apprend, en cours de route, qu'il fait partie de la garde du temple et que nous le verrons le lendemain à son poste.

Tout habitant du village a, en effet, deux rôles à jouer, ou du moins deux fonctions à remplir : celle qu'il occupe

dans la vie habituelle, cocher, potier, commissionnaire ou autre chose : et celle que le sort lui a assignée dans le drame de la Passion. C'est ainsi que l'on peut loger chez Judas ou chez Pilate, chez Pierre ou chez la S<sup>te</sup> Vierge : car, dans l'année des représentations, tous ces personnages sont obligés de cumuler les charges et de se faire hôteliers. D'après le guide imprimé du Curé d'Oberammergau, je me croyais placé chez Iscariote et sa fille Odile... jouant le rôle de la Vierge : mais en arrivant à l'hôtel « Zum Turm », où Cook m'avait envoyé avec mes trois compagnons de route, j'eus le regret d'apprendre que je n'étais ni chez l'un ni chez l'autre : ils avaient déménagé et je dus me contenter de simples figurants pour amphitryons. Je le déplore encore : car coucher sous le même toit que Marie et le traître, c'était connaître toutes les émotions à la fois.

Il est évident qu'il ne faut pas être trop difficile pour le logis quand on arrive dans une commune forte de quelques centaines d'habitants et qui doit héberger, coûte que coûte, quelques milliers de voyageurs : il ne s'agit même pas d'élever la voix, et de dire : « Nous avons payé, payé d'avance et il nous faut ceci ou cela : chambre au midi, cabinet de bain, beaucoup d'air et du « confortèble ! ». Les braves gens qui se sont mis en quatre et qui n'ont souvent qu'une mansarde ou une modeste soupente à vous offrir pour deux personnes, ne peuvent vous répondre qu'une chose : « C'est tout ce que nous avons : c'est à prendre ou à laisser ! » Si vous le laissez, vous voici jeté dans la rue, dans une rue grouillante et souvent boueuse, sous un ciel frais et (comme cela nous est arrivé) chargé de pluie : il vaut donc mieux se résigner et se contenter du lit, pourvu qu'il soit propre, et de la table, pourvu qu'elle soit bonne, et ces conditions-là sont généralement remplies. Coucher dans un palace ou derrière une gouttière, en pareille circonstance, c'est un détail, pourvu qu'on ait fait pacte avec un bon sommeil et que votre voisin veuille bien pousser la charité jusqu'à mettre une sourdine à ses vocalises nasales : sans cela on est exposé à se réveiller en sursaut et à prendre ses gammes nocturnes pour le canon qui annonce majestueusement l'heure de la représentation.

Le matin du 4 septembre (une date que je n'oublierai pas) il pleuvait et Dieu sait comme ! Toutes les bondes

célestes crevaient en même temps. Je n'avais heureusement que la rue à traverser pour aller à l'église paroissiale, y faire mes dévotions, et attendre la grand'messe qui se célèbre, pendant toute la saison, à 6 heures.

Est-il besoin de dire que l'édifice était rempli jusqu'à la dernière place ?

Des prêtres aux cinq autels disponibles ! et au maître-autel M<sup>gr</sup> Schröder, le curé de la paroisse, commence la cérémonie, assisté par une phalange de petits servants, aux cheveux longs et bouclés ; à l'orgue, un chœur magistralement dirigé, exécute les chants liturgiques conformes au « Motu proprio » du Saint-Père. Un profond et saisissant recueillement plane sur la foule, composée, en grande partie, des gens du village qui viennent se préparer, dans la prière, aux scènes qu'ils vont avoir à représenter.

La messe se termine par le chant du dernier Evangile et par des prières demandant à Dieu d'écarter la foudre, la tempête, de cette terre qui, ce matin-là, abrite cinq mille étrangers et où va se dérouler, huit heures durant, le drame le plus empoignant auquel on puisse assister.

A 7 h. ½ le canon (le vrai !) annonce la représentation, et à huit heures précises (cela nous change des habitudes reçues ailleurs), le chœur arrive sur le podium qui sépare la scène proprement dite de l'immense hall destiné aux spectateurs.

Tout le monde connaît le livret du drame d'Oberammergau : c'est l'Evangile lui-même, pieusement adapté à ceux qui doivent l'interpréter, aussi fidèle que possible pour le fond, sans coupures fâcheuses, sans additions d'aucune sorte. Chaque scène de la Passion, telle qu'elle nous est connue par le Saint Livre, est immédiatement précédée d'un ou de plusieurs tableaux vivants... tirés de l'Ancien Testament et se rapportant à la personne du Christ. Le rideau s'ouvre sur le paradis terrestre... et se ferme définitivement sur l'Ascension. La représentation commence à huit heures du matin et se termine à 5 h. ½ du soir, avec un intermède de cinq quarts d'heure pour le dîner.

Le plus grand, le plus bel éloge qu'on puisse faire aux acteurs (car quel autre nom leur donner ?) c'est que, durant toute cette journée qui commença sous la pluie et où le soleil daigna à peine se montrer jusqu'à midi — ils eurent, pour les regarder et pour les écouter, cinq mille

personnes (c'est le chiffre exact, officiel) et qu'il n'y eut dans cette foule aucun signe de fatigue, pas le moindre remous, rien autre... qu'une attention soutenue, un recueillement, un respect qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible de trouver ailleurs... que dans les églises... aux heures les plus solennelles de la liturgie.

Pour tout applaudissement ces vaillants montagnards ne reçoivent, pendant les quatre ou cinq mois de leurs pieuses « performances » que ce majestueux silence qui est, avouons-le, plus éloquent que les plus bruyantes manifestations. Les plus grands, les plus illustres acteurs n'ont jamais obtenu un pareil succès : et si tel ou tel de ces « favoris » de la foule a pu se vanter d'avoir eu un parterre de rois pour l'écouter, Antoine Lang qui personnifie le Christ avec une grâce parfaite et tous ceux qui lui donnent la réplique, peuvent se glorifier d'avoir devant eux... le monde lui-même, le monde, cet être blasé sur tout, qui persifle tant de choses, et qui, à Oberammergau, témoigne par son attitude que le drame qu'il a sous les yeux est unique en son genre, incomparable dans son exécution et évoquant autre chose qu'une fiction trop souvent malsaine et toujours incomplète.

Mon intention n'est pas de faire une critique littéraire de l'œuvre d'Oberammergau : et encore moins d'entrer dans les détails de l'exécution.

Je n'ai tenu qu'à payer, à mon tour, mon modeste tribut d'admiration à ce peuple de paysans qui, fidèle à un vœu séculaire, paye avec une exactitude digne d'admiration, la dette contractée par ses ancêtres, en des jours d'épreuve, envers Dieu qui les avait miraculeusement protégés. Du reste, même en entrant dans les détails de la musique, des costumes, des tableaux, des chants, des récitatifs, il serait difficile d'y trouver de véritables défauts.

Et si, comme nous l'avons entendu dire — avec un grain de malice et un peu de rancune nationaliste — il peut paraître étrange à des oreilles difficiles d'entendre « le Christ » s'exprimer en allemand, il faut avouer que ce serait tout aussi pénible de l'entendre parler en « hébreu ».

On peut aller à Oberammergau sans comprendre un mot de la langue germanique : après tout ce n'est pas un bien grand malheur ; mais ce qui est certain, c'est qu'on ne peut en revenir sans une impression profonde et

salutaire. Il n'y en a sans doute pas un seul qui sorte de là avec un sourire moqueur aux lèvres, et plus d'un cœur, nous en sommes certains, s'y est senti remué au point de reprendre l'Évangile et de le vivre plus fidèlement. Mais si, par malheur, il y en avait qui ont pu assister à un tel spectacle sans en être tant soit peu touchés, cela prouverait tout au plus qu'ils ont tout à la fois oublié ce qui est beau et ce qui est bon, et que, tarés jusque dans leurs racines, ils appartiennent à cette espèce d'arbres qui n'ont plus ni feuilles, ni fleurs, ni fruits, et qui, ayant perdu toute leur sève, ne sont plus bons qu'à être jetés au feu.

L. WEINSTEFFER.